

Sans Nanook
of the North de Dominic Gagnon

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 175, December 2015, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2015). Review of [Sans Nanook / *of the North* de Dominic Gagnon]. *24 images*, (175), 63–63.

Sans Nanook

par Alexandre Fontaine Rousseau

Le titre du plus récent film de Dominic Gagnon est une référence directe au fameux documentaire de Robert Flaherty, dans lequel un homme représentait soi-disant à lui seul toute une culture. Si le long métrage de 1922 est aujourd'hui considéré comme la genèse du genre documentaire, la démarche de son auteur demeure à juste titre controversée – ce dernier ayant manipulé le réel de manière à ce que son *Nanook* corresponde à une certaine vision prédéterminée de l'Inuit comme « être primitif ». Le regard que posait Flaherty sur l'Autre était, dans un premier temps, foncièrement colonisateur ; il niait, en même temps, la diversité des êtres en incarnant un Autre indifférencié à travers un seul individu. *Nanook* devait « être » tous les Inuits alors que, concrètement, il n'en représentait aucun.

Nanook a disparu dans *of the North*. Au contraire, c'est une multitude sans nom qui s'y anime – une société se filmant elle-même au lieu d'être filmée par un documentariste qui serait venu d'ailleurs pour capter des images correspondant à ses idées préconçues du réel. Si le regard de Gagnon guide le montage, *of the North* reste un portrait composé en grande partie par ses sujets – à défaut d'être orchestré par ceux-ci jusqu'à la ligne d'arrivée. Ce sont ces derniers, après tout, qui choisissent de filmer ce qui nous est présenté. Gagnon poursuit ainsi une étude, entamée avec sa « trilogie du Web », sur la manière dont les gens se mettent en scène par l'entremise d'Internet et de portails vidéos tels que YouTube.

Pour le comprendre, il faut d'abord saisir que *of the North* se déroule sur un territoire imaginaire, dans un espace composite, délimité par des frontières virtuelles. La seule communauté qu'il met en scène est celle qui, d'emblée, diffuse en ligne ces vidéos qu'accumule Gagnon. Autrement dit, Gagnon ne cherche pas tant à représenter « objectivement » la totalité des communautés autochtones qu'à isoler les individus parmi ces communautés qui se mettent en scène par l'entremise de la présentation de vidéos. Il dresse d'abord le portrait d'individus se filmant.

L'accumulation est le principe fondateur qui semble régir ce cinéma, nous exposant à des blocs d'images normalement isolées, qui sont ici regroupées, ordonnées et par le fait même solidarisées. Gagnon ne cherche pas à maîtriser le chaos du Web. Il tente tout au plus de le canaliser, pour concentrer cet éparpillement en un faisceau unique relevant à n'en pas douter de l'élan cinématographique. Mais en regroupant ces fragments, Gagnon le cinéaste crée aussi un espace social – un espace où la souffrance individuelle exprimée par les images qu'il assemble devient, à travers l'union et à force de répétition, une réalité politique.

Gagnon s'éloigne par ailleurs des multiples monologues et autres têtes parlantes qui caractérisaient ses œuvres précédentes, nous proposant ici une

courtepointe visuelle autrement plus impressionniste. Ces images d'un « Nord » inventé s'entremêlent pour former une véritable tempête, un amoncellement circulaire et redondant d'instantanés bruyants dans lequel s'égare parfois notre regard. La neige et la basse résolution façonnent à leur façon une sorte de brouillard numérique qui accentue la confusion ambiante – nourrie par la nature disparate des images rassemblées, de même que par les réactions contradictoires qu'elles peuvent provoquer.

Travail dans les mines, parties de chasse et de pêche, alcool : ce quotidien que dépeint le film de Gagnon se situe aux antipodes d'un embargo sur la douleur, calibré pour rassurer les regards étrangers et ainsi nier la souffrance des Premières nations. Il s'en dégage, n'en déplaise à ceux qui n'y verront qu'une sorte de *Jackass* malveillant ciblant à leur insu ses protagonistes, une forme de résistance aux conditions de vie qui sont imposées aux habitants marginalisés de ces régions éloignées – une résistance qui échappe aux clichés de l'espoir usiné, de cette esthétique de l'optimisme à tout prix régnant sur la représentation de la misère au sein des sociétés capitalistes contemporaines.

Avec l'énergie du désespoir, ces êtres qui s'animent à l'écran se révoltent tant bien que mal contre leur aliénation, contre ce système social, économique et politique qui les exploite depuis des générations, selon une logique qui relève de l'extermination tranquille. Ils se débattent et s'effondrent, puis se relèvent. Effacer la misère de l'autre, nier qu'elle existe. La voiler derrière une représentation complaisante qui sert à renforcer l'illusion apaisante d'une équité qui n'existe pas. Voilà la véritable hypocrisie, celle des bons sentiments qui ne servent qu'à étouffer la révolte en dissimulant l'injustice. En sourdine, *of the North* est habité par les mêmes conflits éthiques qu'exposait en 1977 *Le goût de la farine* de Pierre Perrault ; et si, de prime abord, la méthode Gagnon peut choquer, la solidarité qui la sous-tend paraît au final aussi franche qu'inébranlable. 24

Québec, 2015. Ré., mont. et prod. : Dominic Gagnon. Son : Dominic Gagnon, Bruno Bélanger. 74 minutes.

